

Science - Fantasy

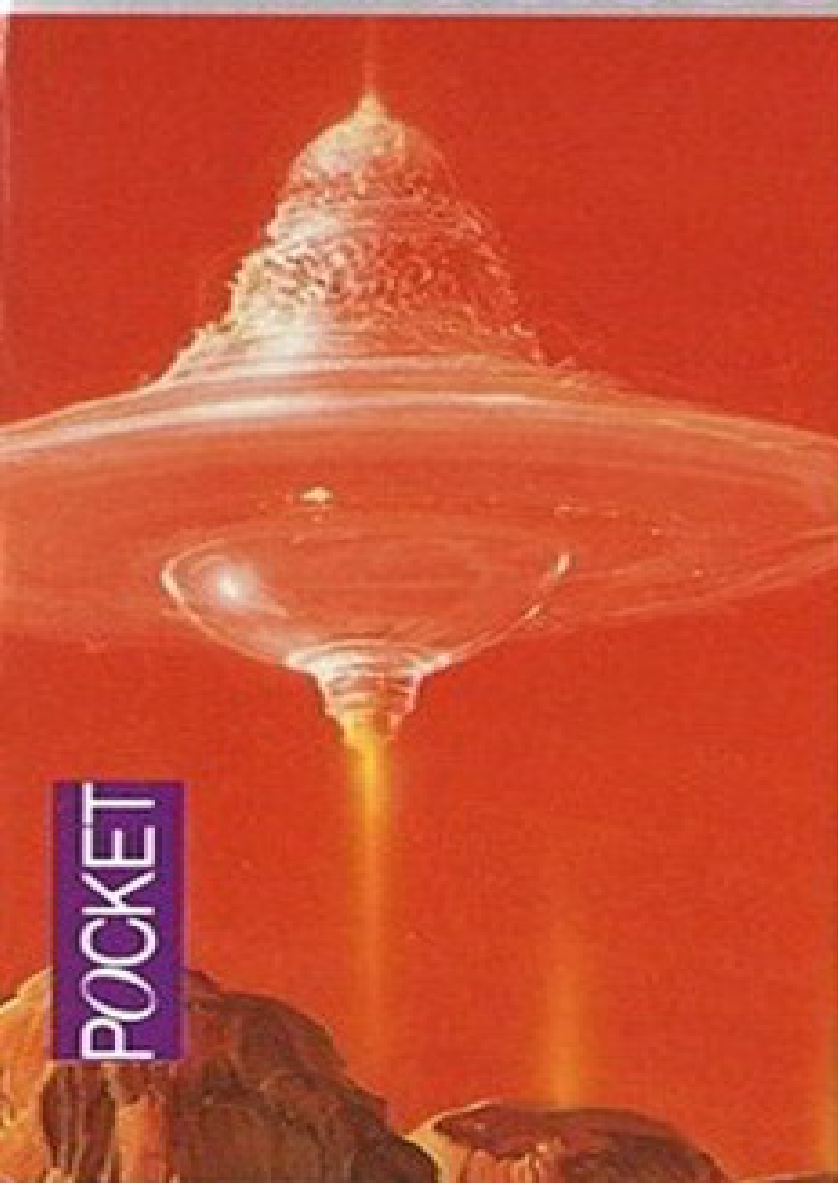
Marion Zimmer

Bradley

et Mercedes Lackey

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

Redécouverte



POCKET

“Ysaye, tu es là ?” Elizabeth Macintosh passa prudemment la tête dans la cheminée contenant l’unité centrale de l’ordinateur. C’était une petite femme menue, pas exactement jolie, mais si gentille et vivante

MARION ZIMMER BRADLEY

ET

MERCEDES LACKEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

Le temps des Comyns

REDÉCOUVERTE

PRESSES POCKET



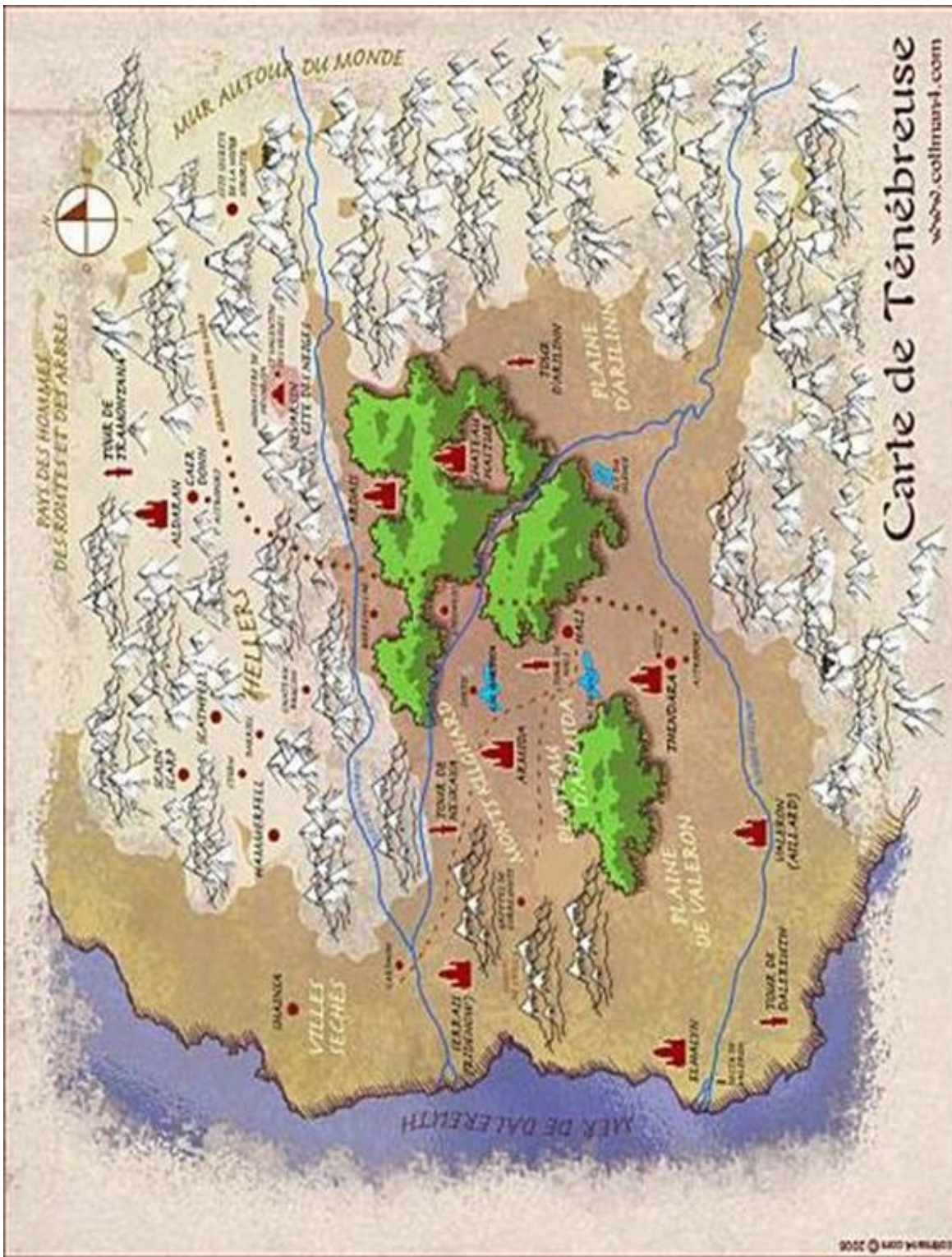
Titre original :
Rediscovery

Daw Books, Inc

*Traduit de l'américain
par Simone Hilling*

© Marion Zimmer Bradley, 1994

© Presses Pocket, 1994



Carte de Ténébreuse

www.colimaart.com

CHAPITRE PREMIER

— Ysaye, tu es là ?

Elizabeth Mackintosh passa prudemment la tête dans la cheminée contenant l'unité centrale de l'ordinateur. C'était une petite femme menue, pas exactement jolie, mais si gentille et vivante que on ne se remarquait pas. Elle avait une épaisse chevelure auburn, de grands yeux bleus, et une voix qui résonna comme une musique dans la cheminée. Au mieux, elle n'avait que peu d'attrance pour les ordinateurs, et l'étroit conduit contenant leurs composants la rendait positivement claustrophobe. Un jour, elle avait dit à Ysaye que cette chaude pénombre éclairée de clignotants lui donnait l'impression d'être entourée de démons aux yeux rouges. Ysaye avait ri, pensant qu'elle plaisantait, mais c'était vrai.

— J'en ai pour une minute, lui cria Ysaye Barnett. J'arrive.

Elle posa le tableau sur lequel elle travaillait, et appuya le bout de ses doigts sur le panneau pour amorcer sa descente dans le tube. La gravité et la vitesse augmentèrent à mesure qu'elle approchait du bout de la cheminée, et elle atterrit légèrement, genoux fléchis, près d'Elizabeth. Dans la salle de l'ordinateur central, la gravité était de 0,8 standard ; et, comme d'habitude, Elizabeth était cramponnée à la rampe courant au milieu de la pièce. Les variations de gravité lui donnaient mal au cœur ; elle rêvait du jour où l'astronef découvrirait une planète sur laquelle elle pourrait s'installer et demeurer. Parfois, elle se demandait pourquoi elle était partie dans l'espace – puis elle repensait à Terra, bruyante, surpeuplée, obsédée par la technologie, et elle savait qu'elle n'y retournerait jamais. Sur Terra, seuls les gens très riches pouvaient jouir à la fois d'espace et d'intimité. Là-bas, à des années-lumière derrière elle, elle n'aurait jamais eu les moyens de payer le loyer de sa petite cabine sur son minuscule salaire d'anthropologue culturelle.

Ysaye, en revanche, semblait faite pour la vie à bord. Les changements de gravité ne la gênaient pas – c'était un peu, pour elle, comme un jeu de marelle pour adultes. Ses cheveux raides et noirs étaient nattés, ce qui les empêchait de s'envoler sur son visage, sur ses appareils et dans les conduits de ventilation. Sa cabine était si bien rangée que la gravité aurait pu tomber au-dessous de zéro, et rien n'y aurait bougé ; elle connaissait les horaires, procédures et exercices de sauvetage de l'astronef à l'endroit et à l'envers. Les jeunes enseignes prétendaient que toutes les données des mémoires de l'ordinateur étaient sauvegardées dans la tête d'Ysaye, et que leur acquisition était aussi rapide que partir de l'une que des autres.

Un enseigne qui assurait le troisième quart affirmait même que l'ordinateur se réveillait la nuit et l'appelait en pleurant. Avec une lueur malicieuse dans ses yeux noirs, Ysaye l'avait mis en garde contre sa tendance à l'anthropomorphisme. Non qu'elle ne parlât jamais à l'ordinateur, bien sûr, mais elle s'efforçait de ne pas le faire à portée d'oreilles indiscrètes. Après tout, elle avait sa réputation de scientifique à défendre !

— Eh bien, notre petit problème devrait être réglé, dit Ysaye avec satisfaction.

Rien ne l'enchantait plus que de résoudre un mystère, et celui-là – un signal « LOST » envoyé p

la sonde précédant le vaisseau d'environ vingt-quatre heures – tourmentait les techniciens depuis deux jours.

— Je leur avais dit que ça venait de notre matériel, et pas de la sonde. Et je vais avoir la peau de *quelqu'un* pour n'avoir pas fait les vérifications réglementaires.

— Quels renseignements sur notre nouvelle planète ?

David Lorne, le fiancé d'Elizabeth, entra dans la salle de l'ordinateur, et, se tenant prudemment sur la rampe, rejoignit les deux femmes. Elizabeth lui tendit automatiquement la main, qu'il prit tout aussi automatiquement. On dirait une réaction phototropique, se dit Ysaye. David était le soleil d'Elizabeth, et parfois, il semblait que sans lui, elle allait s'étioler et périr.

— Pas encore de nom, dit Ysaye, tapant des commandes sur sa console. Même l'étoile n'est pas encore baptisée. Pour le moment, c'est l'Étoile de Cottman. Six planètes, d'après la sonde, mais j'en ai ajouta-t-elle, appelant un diagramme sur son écran, notre dernière reconnaissance en compte sept. Trois petites boules de roc, quatre grosses boules de gaz. La quatrième à partir du soleil est habitable ou au moins, à la limite de l'habitabilité. Elle est pauvre en minerais, mais ce ne serait pas la première planète colonisée qui manquerait de métaux. En revanche, il y a de l'oxygène en abondance.

— C'est la planète aux quatre lunes ? C'est tellement exotique que ça devrait fournir beaucoup de thèmes pour des ballades, dit Elizabeth.

— Mais avec toi, tout est prétexte à ballades, remarqua affectueusement Ysaye.

— Pourquoi pas ? répliqua Elizabeth avec le plus grand sérieux.

Ysaye branla du chef. Elizabeth avait la manie de toujours tout rapporter à une ballade ou à un autre. D'accord, la musique folklorique était sa spécialité secondaire, et l'anthropologie sa spécialité principale ; et d'accord aussi pour reconnaître que les chansons et ballades des primitifs contenaient une quantité de faits historiques, mais quand même... il y avait des limites. La fois où Elizabeth avait comparé les disparitions d'Ysaye des jours d'affilée quand elle recherchait un pépin dans son ordinateur, avec l'enlèvement de Thomas-le-Rimeur par la Reine des Elfes... Ysaye avait dû supporter pendant des semaines les plaisanteries de l'équipage.

— Est-ce qu'elle est habitée ? demanda David. Ou plutôt, y a-t-on détecté des signes de vie intelligente ?

Car pour Elizabeth et David, c'était la grande question. Peu importait à Ysaye, car elle appartenait à l'équipage et ne s'y fixerait pas de toute façon. Mais Elizabeth et David voulaient se marier et fonder une famille, ce qu'ils ne pouvaient pas faire à bord. Les enfants ne pouvaient même pas être admis comme passagers sur un astronef – pas s'ils voulaient grandir avec quelque chose ressemblant à un squelette humain. Les corps immatures étaient beaucoup plus fragiles et vulnérables que n'en l'imaginaient les rampants. Mais ils avaient le temps ; ils s'étaient tous les trois engagés dans le Service Spatial dès leur sortie de l'université, et n'avaient pas encore trente ans. Théoriquement, ils devraient trouver tôt ou tard une planète propre à la colonisation, ou à l'établissement de contacts avec l'Empire, sur laquelle des équipes d'exploration pourraient se fixer pour vingt ans ou plus. Mais après trois ans sans découverte, à part quelques boules de roc, Elizabeth commençait à s'impatienter.

— Vous êtes tous les deux télépathes, plaisanta Ysaye. C'est à vous de me le dire.

C'est ainsi qu'ils avaient fait connaissance, tous trois sujets d'expériences au laboratoire de parapsychologie de l'université. Malheureusement, les appareils n'étaient pas réglés pour détecter un coup de foudre, sinon, ils auraient enregistré des réactions intéressantes entre David et Elizabeth. Ce jour-là, Ysaye était la technicienne de service, et elle avait dûment noté tout le reste. Mais elle n'avait jamais parlé à personne des autres phénomènes qu'elle avait vus – ou cru voir. Après tout, « voir de soi-même » était une expérience trop subjective.

Elizabeth ne cachait pas son don, sans toutefois le mettre en avant. David l'acceptait avec un haussement d'épaules ; si les gens ne le croyaient pas, c'était leur problème, pas le sien. Poussée dans

ses derniers retranchements, Ysaye avouait qu'elle avait de l'intuition, et parfois même, du flair. ~~part ça, elle restait discrète. Elle se servait des « choses invisibles » et des connaissances qu'elle tirait de sources inconnues, mais elle ne s'en vantait pas.~~

Elle avait toujours été solitaire, et son « don » avait encore renforcé cette tendance naturelle. Enfant, elle avait appris à communiquer ce qu'elle « savait » aux adultes sous forme de questions. Dans sa famille un enfant n'était pas censé corriger les « grands », sans doute partant du principe qu'un enfant en savait toujours moins qu'une grande personne. Mais il était très difficile pour Ysaye de dissimuler ce qu'elle savait, alors elle avait choisi la solitude qui était sa meilleure cachette.

Elle avait également soigneusement caché son intelligence sous un masque d'innocence enfantine et elle passait autant de temps qu'elle le pouvait avec son ordinateur, chose plus facile pour elle que pour une autre, car, au lieu de l'envoyer dans un établissement public, ses parents l'avaient inscrite « l'école à la maison », où l'enseignement était dispensé par ordinateur. Ils trouvaient que les valeurs enseignées dans les écoles de la Terre étaient irreligieuses et tristement déficientes du côté de la morale – de la distinction entre le bien et le mal, domaine auquel la mère d'Ysaye attachait une importance particulière. Parfois, les paroles de sa mère lui revenaient encore, quand quelqu'un de son entourage faisait des entorses à la logique ou à l'éthique.

— Je ne suis pas une télépathe très puissante, répondit Elizabeth avec sérieux, bien qu'Ysaye avait dit cela en plaisantant. Et de plus, je *désire* qu'elle soit habitée, alors, je ne suis pas impartiale. Mais toi, pour qui c'est émotionnellement indifférent, qu'est-ce que tu en penses, Ysaye ? Est-ce qu'elle est habitée ?

Ni ses parents ni les ordinateurs avec lesquels elle travaillait n'avaient jamais considéré « je ne sais pas » comme une réponse acceptable. Si on ne savait pas spontanément, il fallait trouver d'autres données. Presque machinalement, Ysaye projeta son esprit vers la planète et reçut une réponse, sans l'avoir cherchée consciemment.

La planète était habitée ; elle le sut soudain sans le moindre doute ; mais elle ne pouvait pas expliquer comment elle le savait, ni le prouver, alors, elle temporisa.

— Nous le saurons bien assez tôt, dit-elle. J'espère pour toi qu'elle l'est, mais tu me manqueras si tu quittes le vaisseau. Il nous faut quelque chose de plus qu'une boule de roc et de poussière. L'équipage commence à se sentir des fourmis dans les jambes.

Les petites bizarreries de comportements menaçaient de se transformer en véritables névroses depuis deux mois. Vivant presque constamment avec ses ordinateurs bien-aimés, Ysaye n'avait pas souffert de cette situation, mais elle ne lui avait pas échappé. Tout le monde cherchait à s'isoler des autres membres de l'équipage. Même des amis de toujours – ou des amants – commençaient à se tapoter mutuellement sur les nerfs.

— De toute façon, même si elle n'est pas habitée, nous y resterons sans doute quelques mois, dit joyeusement David. Nous aurons du travail à revendre, Elizabeth, sinon dans notre spécialité principale, du moins dans la secondaire.

David Lorne était linguiste *et* xénocartographe, Elizabeth était anthropologue *et* météorologue. Sur le bord, tout le monde était capable de remplir deux ou trois postes, sauf Ysaye qui savait un peu de tout.

— Je suis prête, dit Elizabeth. Prête à *avoir de la place*, prête à vivre quelque part où je ne m'occuperai pas tout le temps dans quelqu'un. Tout ce voyage ne nous mène nulle part.

— Remarque bizarre, la taquina David, surtout si l'on pense à toutes les années-lumière que nous avons mises derrière nous.

— Je ne dis pas ça littéralement, dit-elle en lui faisant la grimace, et tu le sais très bien. *Métaphoriquement* parlant, nous ne bougeons pas, même si nous avons parcouru des années-lumière. En ce qui me concerne, on aurait aussi bien pu rester enfermés dans un immeuble de Los Angeles ou de Chicago depuis trois ans. J'en ai assez d'étudier des manuels et des simulations informatiques. J'

envie d'étudier quelque chose de réel.

— C'est vrai, ça ne me ferait pas de mal de travailler, reconnut-il avec un sourire ironique. Ce voyage spatial me donne l'impression d'être un paquet. Ça semblera bon d'avoir enfin quelque chose à faire.

David Lorne n'avait rien d'exceptionnel, à part ses yeux étonnamment clairs, et sa façon de toujours regarder son interlocuteur bien en face. C'était un jeune homme remarquablement sérieux qui commençait à se dégarnir et faisait plus vieux que ses vingt-sept ans, mais qui possédait un sens de l'humour subtil et unique qu'il partageait avec Elizabeth plus qu'avec quiconque.

— Qu'est-ce que tu voudrais vraiment trouver en bas, David ? demanda-t-elle, soudain très grave.

— Une planète où je pourrai travailler toute ma vie ; des problèmes intéressants à résoudre, répondit-il avec une égale gravité. Un endroit où l'on pourra s'établir. Ce n'est pas ça que nous désirons tous les deux ? Nous établir, et avoir des enfants qui seront des indigènes de ce monde – qu'il soit.

— Je dois dire que je serais bien contente de débarquer sur une planète, n'importe quelle planète, acquiesça-t-elle. Je suis fatiguée de me sentir inutile. Nous n'avons pas grand-chose à faire dans l'espace, toi et moi, à part donner des concerts pour l'équipage.

Elizabeth ne se contentait pas de recueillir et d'étudier des ballades, elle les interprétait également. Elle avait un répertoire étendu, était bonne chanteuse et instrumentiste, et elle était très demandée aussi bien pour les récitals impromptus de la Salle des Loisirs, que pour les concerts régulièrement programmés.

— Et tu ne manques pas d'auditeurs pour les apprécier, dit Ysaye en riant. Il paraît que nous sommes le seul astronef de la flotte où le Capitaine a choisi son second parce qu'il savait jouer du hautbois.

Elizabeth gloussa. Les excentricités du Capitaine Gibbons étaient célèbres dans toute la flotte de l'Empire. Sur son vaisseau, tous les membres de l'équipage et des équipes scientifiques étaient naturellement, sélectionnés pour leurs compétences professionnelles, mais le Capitaine Gibbons semblait avoir le chic pour toujours trouver des astronautes compétents qui, comme par hasard, avaient une passion pour la musique. À quelqu'un qui le plaisantait sur le choix de son second, il aurait répliqué que les académies militaires produisaient les bons seconds à la douzaine, mais que les bons hautboïstes étaient rares – la gouaille populaire ayant défini le hautbois comme « le pire instrument à vent où personne ne sait souffler le bon vent ». Le Capitaine Gibbons était aussi un passionné d'opéras, et si quelqu'un à bord n'avait pas de solides notions d'italien, allemand ou français, ce n'était pas faute de les entendre chanter. Finalement, ce n'était pas si mal, s'était dit Ysaye les mois succédant les uns aux autres sans atterrissage. C'était mieux qu'un vaisseau plein d'athlètes amateurs tous dingues de leur forme – ou de joueurs invétérés susceptibles de transformer le moindre différend en bagarre. Au moins, sur l'astronef de Gibbons, l'équipage pouvait trouver dans la musique une harmonie qui n'aurait peut-être pas existé, étant donné le stress qui s'accroissait avec la longueur du voyage.

— Il n'y a pas de mal à donner des concerts, lui dit David. Tu es bonne chanteuse, et tu fais bien en part pour nous empêcher de nous ronger les ongles d'ennui.

— Assez bonne, dit timidement Elizabeth. Mais je n'ai pas une voix d'opéra.

— Comme je n'aime pas tellement l'opéra, ça m'est égal, dit-il. Et il y en a beaucoup comme moi à part le Capitaine. Mais je reconnais que quelqu'un qui ne supporte pas l'opéra ne peut pas faire de vieux os sur ce vaisseau.

— Comme ton copain, le Lieutenant Evans ? dit Elizabeth, fronçant le nez.

Elle n'aimait pas Evans, dont les manières la rebutaient, même s'il était assez lié avec David. Il avait quelque chose de vaguement dérangeant chez le Lieutenant, même si Ysaye avait ironiquement

remarqué un jour : « Oh, ne t'en fais pas pour lui ; il a une grande carrière de vendeur de voitures d'occasion devant lui. » Malgré son aversion, Elizabeth ne le considérait pas de façon si cavalière.

— Je ne sais pas, protesta David. Oui, il fait des commentaires sarcastiques sur l'opéra, mais c'est son style. Il parle comme ça d'à peu près tout.

Il branla du chef.

— Mais pourquoi parler musique alors que nous avons une nouvelle planète à explorer dans quelques jours ?

— Parce que ta nouvelle planète n'est encore qu'une hypothèse, et qu'on n'y arrivera pas avant dix jours, tandis qu'un concert est une certitude, je suppose, dit Elizabeth en soupirant. Il est difficile de penser à autre chose qu'à la routine quand on sait qu'il se passera des jours avant qu'on en ait seulement des photos acceptables. J'avais promis à mon département de leur faire un topo sur la nouvelle planète dès qu'on saurait quelque chose ; mais si nous ne savons rien, je ferais mieux de m'en aller. Je suis de service.

— Très bien, ma chérie, dit-il en l'embrassant. À tout à l'heure.

David et Elizabeth partirent prendre leurs postes respectifs, et Ysaye revint à sa console.

Comment seraient ces habitants ? Ce serait peut-être un peuple indigène pré-spacial, auquel cas aucun signe de civilisation ne serait visible de l'espace, du moins pas sans un ciel très dégagé pour permettre à leur télescope optique d'y jeter un coup d'œil.

Ce pouvait être aussi une colonie perdue, de celles fondées par l'un des Vaisseaux Perdus, avant la constitution de l'Empire. Ce serait fascinant, même si Ysaye n'avait jamais entendu dire qu'on en avait retrouvé une si loin.

Pour le moment, se dit-elle. Ce n'était pas parce qu'on n'en avait encore jamais trouvé... c'était peut-être parce qu'on n'avait pas cherché où il fallait.

On en avait retrouvé une l'année dernière, et certains de ces très anciens Vaisseaux Perdus semblaient quand même être allés étonnamment loin, ceux qui avaient été lancés il y avait environ deux mille ans, avant que les Terriens n'aient appris à garder le contact avec eux. Après l'avènement de ce suivi spatial, tout vaisseau perdu était retrouvé dans les deux ans. Ainsi, s'il y avait sur cette planète une colonie fondée par un Vaisseau Perdu, ce serait l'une des plus anciennes, isolée et livrée elle-même depuis bien avant l'Empire.

D'autre part, même si son intuition la trompait et que la planète fût inhabitée – elle ne le pensait pas, mais jusqu'à preuve du contraire, il valait mieux considérer toutes les éventualités – elle était bien placée pour un astroport de transfert, juste à la jonction des bras spiraux galactiques, à un milliard de milles en plus ou en moins. Dans la mesure où elle était habitable, et si David et Elizabeth acceptaient d'exercer leur métier secondaire au lieu du principal, ils auraient du travail jusqu'à la fin de leurs jours, sous réserve que les Autorités y décident la construction d'un astroport.

La sonnerie annonçant le changement d'équipe retentit à l'instant où le technicien assurant relève entra nonchalamment et s'approchait du terminal. Ysaye signala son départ à l'ordinateur, signala son arrivée, et elle sortit.

Enfilant la corsive, elle se surprit à s'étirer, et s'aperçut qu'elle avait des crampes dans les épaules, les bras et les mains. À l'évidence, elle avait passé plus de temps qu'elle ne l'avait réalisé dans la cheminée de l'ordinateur, à effectuer ses petits bricolages. Elle décida de se promener un peu avant de retourner à sa cabine.

Passant devant une porte marquée « Hublot d'Observation », elle entra.

— Tu viens jeter un coup d'œil sur notre nouveau système ? demanda le jeune technicien en voyant.

Il faisait partie de l'équipe scientifique du vaisseau, et ne resterait donc pas sur la planète, à moins qu'on y construisît un astroport. Sa tâche actuelle consistait à recueillir autant d'informations qu'il

possible sur la planète avant l'atterrissage – et pour le moment, elles étaient toutes transmises par sonde.

— Merci d'avoir localisé le pépin, Ysaye ; ça nous rendait tous dingues – je devrais plutôt dire encore plus dingues.

Elle secoua modestement la tête.

— Rien d'extraordinaire, dit-elle. Si je n'avais pas trouvé, un autre aurait trouvé à ma place.

Il lui lança un coup d'œil sceptique, mais s'abstint de tout commentaire.

— Tu sais qu'il y en a au moins une d'habitable, je suppose, reprit-il. La quatrième. La cinquième aussi, peut-être, mais ce serait pousser le bouchon un peu loin – elle est presque entièrement gelée avec calottes glaciaires permanentes, et une année qui dure cinq années standard. La quatrième est habitable, mais c'est limite ; le climat est très rude, mais des êtres métabolisant le carbone pourraient y vivre. Pas de mers importantes non gelées, un seul continent. Je n'aimerais pas m'y établir, et toi non plus, je suppose. Il y fait froid comme dans l'enfer de Dante. Mais la vie y est possible.

— Pas mal, Haldane, dit Ysaye, ajoutant avec un grand sourire : Tu répètes ton rapport pour le Capitaine ?

— Tu as tout compris, dit joyeusement Haldane. Ah, est-ce que je t'ai dit qu'elle avait quatre lunes ? De quatre couleurs différentes ?

Elle fit « tsitt-tsitt » en branlant du chef.

— Non, tu les as oubliées ; il faut que tu organises mieux tes matériaux ! Mais quatre lunes, ce n'est pas un record pour une si petite planète ?

Il hocha la tête, concentré sur sa console.

— Tu as raison. Si une planète en a davantage, c'est généralement une géante gazeuse. Comme Jupiter dans le vieux système solaire. J'ai oublié combien de lunes elle avait, celle-là ; on avait l'impression qu'elle capturait toutes les épaves passant à proximité... mais elle en avait au moins onze grosses.

Ysaye baissa les yeux sur l'écran. L'objet de leur intérêt avait un aspect singulièrement peu engageant à cette distance.

— Quatre lunes ? Hum, je me demande comment elle a fait ?

John Haldane haussa les épaules.

— Qui sait ? Ce n'est pas ma spécialité. Je crois que le monde de Bettmar en a cinq, mais il y a une limite. La masse combinée des lunes doit être inférieure à celle de la planète pour un monde habitable. Généralement, moins d'un cinquième pour la masse combinée. Et il y a aussi une limite de taille : trop petites, les lunes échappent à l'attraction du primaire et deviennent des astéroïdes.

Il lui montra l'écran et ajouta :

— La blanche, là, est juste à la limite pour la taille.

— Elizabeth nous parlait justement de tous les sujets de ballades qu'il y aurait sur une planète avec quatre lunes.

Haldane ajusta la mise au point, et la lune blanche faillit crever l'écran.

— À vue de nez, je dirais que quatre lunes doivent avoir une étrange influence sur la mythologie des indigènes – enfin, s'il y en a ! Et je dirais aussi que le concept du monothéisme aurait peu de chance d'y voir le jour ! Ces lunes doivent ressembler à quelque chose d'issu de la surface de la planète – avec leurs quatre couleurs différentes. C'est la première fois que je vois ça. C'est vraiment anormal.

Ysaye étrécit les yeux, s'efforçant de distinguer quelque chose à la surface de la planète, qui ressemblait pourtant une énigme enveloppée de nuages impénétrables.

— Elles sont vraiment de couleurs différentes, ou c'est un effet de lumière qui donne cette impression ?

Haldane haussa les épaules.

— Ton avis vaut le mien. C'est la première fois que je vois ça — pardon, je me répète. Je peux quand même te dire une chose : je parie que, quel que soit le niveau de civilisation des indigènes, les lunes jouent un grand rôle dans leurs religions. C'est toujours le cas pour les lunes.

— Tu sais si nous allons atterrir sur l'une ou l'autre ? demanda Ysaye.

— On établira sans doute une station météo sur l'une d'elles, dit-il. C'est toujours la première étape. Et s'il s'agit d'une culture aborigène pré-spatiale, ce sera aussi la dernière. Nous ne pourrions faire que des observations climatiques. Nous ne serons pas autorisés à perturber leur vie, car les peuples primitifs doivent évoluer à leur rythme.

— En effet, s'il existe une culture quelconque, le simple fait d'atterrir sur la planète l'affectera, approuva-t-elle.

— C'est vrai, mais tout ce que nous ferons avant l'évaluation officielle ne comptera pas. Bon Dieu ! Regarde-moi ça !

Il se tut brusquement et se mit à tripoter ses instruments.

— Zut, je n'arrive pas à agrandir davantage, et les nuages sont impénétrables.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ysaye, se penchant par-dessus son épaule pour mieux voir. Des signes de vie ? Une lumière nous disant : « Nous sommes là, venez nous chercher ! »

Comme il ne répondait pas, elle ajouta par plaisanterie :

— Un panneau publicitaire géant ?

— Rien de si précis, répondit Haldane. Quelque chose du genre Grande Muraille de Chine — mais en Chine, elle a été créée par la main de l'homme, tandis qu'ici, je crois qu'il s'agit d'une formation naturelle.

— Comme quoi ? Quel genre de formation naturelle serait assez grande pour être visible de si loin ? La sonde n'est même pas encore en orbite !

— Un glacier, dit-il. Un glacier plus grand qu'aucun glacier d'aucune période glaciaire de la Terre. Un glacier qui fait le tour de la moitié de la planète. Un mur autour du monde.

Un mur autour du monde ? Il y avait de quoi enflammer l'imagination.

— Mais qui aurait pu le construire ?

— Personne ; c'est un phénomène naturel, dit-il avec assurance.

— Une formation naturelle ? répéta-t-elle, sceptique.

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il. Sous agrandissement adéquat, la Grande Muraille de Chine se voit de la lune. On s'est même demandé si elle n'avait pas été construite dans ce but avant que la société qui l'avait édifiée ne dégénère et ne retourne à l'ère pré-technologique — ou devrais-je dire, post-technologique ?

— Dis ce que tu voudras, répliqua-t-elle. Mais je ne te conseille pas d'exposer cette théorie au Capitaine. Tu n'as pas entendu son laïus rituel sur la « pseudoscience de la psychocéramique » ?

— Plusieurs fois, dit Haldane en faisant la grimace. Disons donc plutôt : tout *en supposant* que ce glacier est naturel, étant donné le climat épouvantable régnant sur cette planète, je ne peux pas être *certain* qu'il est soit naturel, soit l'œuvre d'Êtres Intelligents, soit un vestige de la présence d'une société antérieure d'E.I. Pour ce que j'en sais, ce pourrait aussi bien être l'équivalent de travaux pratiques scolaires assignés au monstre aux yeux pédonculés de la légende. Ou même une tentative artistique.

— D'accord, assez de théories, dit Ysaye en riant. On a relevé des signes de présence sur l'une ou l'autre des lunes ?

Il secoua la tête.

— Rien. Rien que la sonde ait relevé, en tout cas. Nous avons laissé des empreintes de pieds et des débris divers sur la nôtre, mais il est encore trop tôt pour nous prononcer sur celles-là. En cherchant

bien, on trouvera peut-être une ou deux canettes vides, et ce serait une preuve, si on veut. Ah, regarde
Les nuages se dissipent !

Il tripota ses instruments pour bien centrer le glacier sur l'écran.

— Au moins, ce glacier nous servira de repère pour un atterrissage, bien que le terrain ait l'air assez accidenté et montagneux. Le taux d'oxygène de l'air est supérieur à la normale, de sorte que le super Himalaya devrait être escaladable, que tu le croies ou non. Pour qui aime ce genre de sport. Personnellement, je pense que si Dieu avait voulu qu'on escalade les montagnes, il nous aurait donné des sabots et des pitons à la place des mains et des pieds.

— Escaladable par qui ? demanda Ysaye, dubitative. Tu crois que la planète est habitée ?

Haldane haussa les épaules.

— Impossible à dire d'ici. À moins qu'elle ne soit très industrialisée, et ça n'a pas l'air d'être le cas. Si nous découvrons qu'elle est habitée, nous devons peut-être nous contenter d'installer une station météo sur une lune, et ensuite rentrer chez nous sans déranger les indigènes.

— Et s'il s'agit d'une Colonie Perdue ?

Pourquoi ai-je posé cette question ? se demanda-t-elle. Elle avait déjà écarté cette idée, et voilà qu'elle refaisait surface, ce qui la troubla.

— Je ne sais pas, dit-il avec hésitation. Il n'y a pas de règles établies pour traiter avec les Colonies Perdus. Chaque fois que nous en avons retrouvé une, la situation était différente. Ils sont nous, pourtant, ils ne sont pas nous, si tu vois ce que je veux dire.

— Pas vraiment, répliqua Ysaye. Quand même, quelles sont les probabilités ?

Haldane secoua la tête.

— C'est vraiment improbable ; mais il paraît qu'il y a encore deux vaisseaux qui n'ont pas été retrouvés. C'est drôle de penser que, si c'est le cas, nous ne serons pour eux que des légendes. Ce peut-être des divinités – et je me demande comment ça s'accorderait avec quatre lunes ! Serions-nous des dieux revenant vers eux, ou des êtres horribles sortant de la Nuit Éternelle ?

— Sans doute des dieux. Si, contre toute attente, il s'agissait d'une Colonie Perdue, c'est Elizabeth qui serait contente ! Les légendes, c'est son domaine, et, en un sens, la religion aussi.

John Haldane éclata de rire.

— Je vois le tableau : toi et elle, vous seriez les déesses, l'une blanche, l'autre noire.

Il s'inclina devant elle, joignant les mains sur sa poitrine.

— Oh, grande Déesse de la Nuit, écoute les prières de ton humble serviteur ! Tu ne voudras jamais revenir à bord ; tu aurais des centaines d'adorateurs nubiles littéralement à tes pieds !

Ysaye se mit à rire en secouant la tête.

— Tu es incorrigible, Haldane. Je t'assure que la seule divinité qui m'intéresse, c'est une divinité en sucre nappée de chocolat !

CHAPITRE II

Le porte-bannière fut le premier à apercevoir la Tour, structure de pierre qui se dressait, solitaire au milieu de la plaine, un petit village niché à ses pieds comme pour se placer sous sa protection. La nuit approchait, et le grand soleil rouge était bas sur l'horizon. Déjà, trois des quatre lunes étaient levées, tout juste visibles derrière les nuages de cette fin de printemps, simples taches floues à peine plus claires que les nuages dans la pénombre. Le brouillard commençait à se condenser en gouttelettes, mais en cette saison, au moins, la pluie ne tournait pas à la neige.

Il y avait huit gardes, en comptant le porte-drapeau, tous montés sur des chevaux magnifiques, la bannière allait devant, bleu et argent, brodée du noble emblème des Hastur, le sapin d'argent, et c'était leur devise. *Permanedal* – « Je resterai ». Derrière eux venaient Lorill Hastur, sa sœur, Dame Léonie Hastur, et Melissa Di Asturien, compagne et chaperon de Dame Léonie – quoique, à l'âge respectable de seize ans, Melissa fût un piètre chaperon. Et comme Léonie la trouvait ennuyeuse, c'était aussi un piètre compagne. Les deux jeunes filles étaient enveloppées de longs voiles de voyage. Les chevaux étaient magnifiques, mais ils avançaient lentement, très fatigués, car la caravane s'était mise en route à l'aube.

Lorill donna le signal de la halte. La Tour maintenant en vue, il était difficile de s'arrêter, même s'ils savaient tous que leur but était encore à plusieurs jours de cheval. Dans cette plaine, les distances étaient souvent trompeuses.

Se pliant à une vieille habitude, Lorill Hastur laissa sa sœur décider s'ils camperaient ou non.

— Nous pourrions camper ici, dit-il, montrant de la main une clairière proche de la route, ignorant les gouttelettes qui commençaient à s'accumuler sur ses cils. Si la pluie forçait, nous devrions nous arrêter de toute façon ; je ne vois aucune raison de continuer en plein orage, au risque d'estropier nos bêtes.

— Moi, je pourrais chevaucher toute la nuit, protesta Léonie, et ça m'ennuie de m'arrêter en vue de la Tour. Pourtant...

Elle se tut pour réfléchir. S'ils continuaient sous la pluie, ils arriveraient à la Tour trempés, épuisés et transis. C'était une nuit à quatre lunes – et sa dernière nuit de liberté. Peut-être que ce serait une bonne idée de la passer à la belle étoile...

— Et où coucherons-nous ? demanda Melissa, avec une grimace annonçant le rejet immédiat de l'idée de Léonie. Dans des tentes ?

— Derik me dit qu'il y a une bonne auberge au prochain village, dit Lorill. Mais je suppose qu'il pense plus à sa bière qu'aux aménagements.

Léonie gloussa, car la capacité de Derik était devenue un sujet de plaisanterie au cours de ce voyage.

— Il boit comme un moine au Solstice d'Hiver, dit-elle en riant. Mais il est assez sobre sur route. Nous ne devrions pas le priver de sa bière, je suppose...

— Au moins, je ne veux pas chevaucher toute la nuit, intervint Melissa d'un ton querelleur, à

fois contestataire et geignarde.

Léonie se raidit d'irritation, et ravala une remarque acerbe, mais Lorill dit avec bonhomie :

— Toi, tu ne penses pas à la bière, je suppose !

— Pas du tout, répliqua Melissa, boudeuse. Seulement à un bon feu. Aucune raison de souffrir dans une tente quand nous pouvons avoir ce bon feu un peu plus loin.

Souffrir dans une tente ? Dans le genre de tente qu'emportaient les Hastur, toute souffrance était improbable, même s'il y ferait sans doute un peu plus froid que ne l'aurait voulu Melissa – mais Melissa adorait se plaindre et les accabler d'allusions à sa santé délicate. Et, sans doute aucun, un jour que Melissa serait au chaud, elle se plaindrait du repas, de la chambre pleine de fumée, et pousserait des cris d'orfraie à la vue du moindre insecte. Léonie préférait de beaucoup une nuit sous une tente, même un peu froide et humide, à une nuit dans une auberge infestée de vermine. Au moins, une tente offrait un abri sûr, tandis que celui de l'auberge restait hypothétique.

Et il y avait cette autre considération...

Le cheval de Léonie piaffa nerveusement, et elle dit avec un soupir mélancolique destiné à faire céder son frère à son caprice :

— Ce sera une nuit à quatre lunes...

— Mais tu ne pourras pas les voir, remarqua Lorill avec une logique implacable. Elles sont cachées par les nuages. Autant profiter d'un bon feu. Au moins, l'auberge sera chaude et sèche.

— Peut-être que l'auberge prendra autant l'eau qu'une promesse de Séchéen, avec une légion de souris et de puces, en plus. J'aurai tout le reste de ma vie pour me chauffer aux feux de bois, protesta Léonie. J'aurai tout le reste de ma vie pour voir le monde entre quatre murs ! Et les nuits à quatre lunes ne sont pas si fréquentes que je veuille manquer celle-ci !

Elle regarda Melissa avec dédain, regrettant qu'elle ne soit pas n'importe où, sauf près d'elle en qualité de chaperon. D'ailleurs, elle aurait pu aussi bien se passer de gardes et de porte-bannière. À la vérité, elle aurait préféré partir seule avec Lorill. Les jumeaux Hastur avaient toujours été très proches, et elle ne prévoyait aucun danger dans un si court voyage – après tout, c'était son jumeau, et n'était pas lui qui risquait de l'insulter !

Mais à cause de son haut rang et de la mode actuelle, les jeunes nobles ne pouvaient pas voyager seules même en compagnie de leurs frères, sans escorte appropriée, avec gardes et chaperon. Selon la coutume ténébrane, Lorill avait été déclaré majeur lors de son quinzième anniversaire ; et Léonie était maintenant considérée comme une adulte, elle aussi. Elle était toujours un peu garçon manqué et très entêtée, mais d'une réputation absolument sans tache...

Qu'une longue chevauchée sans chaperon aurait pu ternir.

Au diable la coutume, pensa-t-elle, insoumise. Si on croyait Lorill incapable de la protéger, elle était très capable de se protéger elle-même ! Lorill était de taille moyenne pour un homme, mais Léonie, qui avait à peu près la même taille, était exceptionnellement grande pour une femme. Et cette taille devait donner à réfléchir à deux fois à un assaillant éventuel.

Elle était exceptionnelle à bien d'autres égards. Comme toutes les femmes Hastur, et la plupart des hommes, elle avait le teint clair et une magnifique chevelure d'un roux flamboyant, pour l'heure tressée en couronne autour de sa tête. Plus encore que Lorill, elle était marquée du sceau des Hastur. *Comyn*, elle l'était jusqu'au bout des ongles. *Comyn* et *Hastur* – cela devait donner à réfléchir au plus audacieux des hors-la-loi. Et s'il devait lui arriver quelque chose, la recherche des coupables serait impitoyable, et la vengeance terrible.

Léonie était aussi remarquablement belle – chose qu'elle savait très bien – et elle était depuis trois ans la coqueluche de la cour. Entre les courtisans et ses soupirants, Léonie avait été incroyablement choyée et chouchoutée. Leur père était l'un des principaux conseillers du Roi Stefan, et on savait qu'une fois devenu veuf, le Roi Stefan Elhalyn lui-même l'avait demandée en mariage. Ce qui l'aurait

encore rendue plus populaire si cela avait été possible, car même ceux qui n'appartenaient pas à son groupe d'âge recherchaient son attention, pensant au jour où elle serait peut-être reine.

Mais Léonie n'avait nulle intention de se marier. Elle avait une autre idée en tête, dont même la perspective d'une couronne ne l'avait pas détournée, car le pouvoir d'une reine se limitait à ce que son seigneur et roi voulait bien lui abandonner. Léonie ne voulait pas de telles limitations. Elles n'étaient pas imposées à Lorill, alors, pourquoi à elle ? N'étaient-ils pas jumeaux et nés égaux, ne différant que par le sexe ?

Depuis son enfance, Léonie désirait avoir une place dans une Tour, où elle consacrerait sa vie à la vocation de *leronis*. Politiquement et socialement, cela la mettrait très au-dessus de toutes les autres femmes de l'aristocratie, avec des pouvoirs égaux à ceux de Lorill.

Et si elle réalisait son rêve secret, et devenait la Gardienne de la Tour d'Arilinn, elle aurait un pouvoir plus grand que celui de son jumeau, du moins tant que vivrait leur père. Car la Gardienne d'Arilinn avait un siège au Conseil de plein droit, et ne recevait d'ordres d'aucun homme sauf du Roi lui-même.

Trouver une Tour qui l'accepterait ne posait aucune difficulté ; tout le monde savait que la nature avait généreusement pourvu Dame Léonie du *laran* des Hastur. Pourtant, maintenant que le moment était arrivé, Léonie avait douloureusement conscience que cette voie qu'elle avait elle-même choisie allait la séparer de tous ceux qu'elle aimait, car elle serait isolée pendant toute sa période d'entraînement à la Tour. Pour le moment, et quoi qu'elle devînt plus tard, elle n'était qu'une très jeune fille sur le point d'être séparée de son frère et de toute sa parenté, perspective angoissante même pour Léonie.

— J'aurai tout le reste de ma vie pour me chauffer devant la cheminée, répéta-t-elle, levant les yeux vers le ciel qui s'assombrissait. Une nuit à quatre lunes...

— Que, malheureusement, ou peut-être heureusement, tu ne peux pas voir, la taquina Lorill. Tu sais ce qu'on dit des nuits à quatre lunes.

Elle l'ignora.

— Je ne veux pas être claquemurée à l'intérieur cette nuit ! dit-elle avec entêtement. Crois-tu qu'un *chieri* puisse venir m'enlever dans ma tente sans que vous vous en aperceviez, toi et les gardes ? Ou que des Séchéens puissent surgir brusquement de la plaine pour m'enlever ?

— Oh, Léonie, tu n'as pas honte ? la réprimanda Dame Melissa, couvrant sa bouche de sa main comme scandalisée à cette idée.

Ou peut-être était-elle simplement scandalisée que Léonie osât plaisanter sur un sujet aussi grave que l'enlèvement.

Léonie subissait depuis longtemps les indignations et les vapeurs de Melissa, et elle en avait assez.

— Oh, tais-toi, Melissa, dit-elle sèchement. À seize ans, tu parles déjà comme une vieille fille. Tu es une vieille fille maniaque, en plus !

Lorill se contenta de sourire.

— Ça veut dire que tu n'as pas envie d'aller à l'auberge, je suppose ? Très bien. Pour une fois, Derik se passera de bière !

Il branla du chef.

— Au moins, nous avons le temps de monter les tentes avant qu'il ne pleuve à seaux. Tu es la fille la plus étrange que je connaisse, la taquina-t-il. Préférer coucher sous la tente au lieu d'aller à l'auberge.

— Je veux coucher à la belle étoile, répéta-t-elle. C'est ma dernière nuit avant d'entrer à la Tour et je veux la passer sous le ciel.

— Sous la pluie, oui ! dit-il en riant. Et les étoiles ? Pour ce que tu les verras, tu pourrais aussi bien avoir un toit sur la tête.

— Il ne pleuvra pas toute la nuit, dit-elle avec assurance.

— ~~Pourtant, on ne dirait pas que la pluie va cesser avant le matin, rétorqua-t-il.~~

Lorill haussa les épaules mais céda.

— Bon, nous ferons ce que tu veux, Léonie. Après tout, c'est ta dernière nuit avant d'entrer à Tour.

Léonie attendit calmement en selle que Lorill ait pris toutes les dispositions pour le campement. Elle était bonne cavalière, et son cheval était beaucoup trop fatigué pour s'agiter.

Il donna l'ordre de monter les tentes, et Léonie ignora les grommellements et les regards rancuniers des hommes. Les gardes auraient dû être contents de s'arrêter, et une nuit passée à l'écurie – car ils ne trouveraient pas d'autre abri dans une auberge de village – ne valait pas mieux qu'une nuit sous la tente. En fait, il y ferait même plus froid, sans doute, car ils ne seraient jamais autorisés à faire du feu dans une écurie. Ils feraient bien d'y penser une fois au chaud sous leur tente.

Tandis que les gardes déplaient les toiles, Lorill démonta, aida Léonie à mettre pied à terre, et la conduisit sous l'abri précaire d'un arbre. Melissa les suivit, reniflant bruyamment et affectant des frissons dont Léonie mit l'authenticité en doute. Melissa voulait simplement qu'on la plaigne comme toujours. Pourquoi son père lui avait-il choisi Melissa comme compagne, Léonie n'en avait aucune idée. Peut-être parce que Melissa était tellement comme il faut que Léonie devait être moi-même tentée de faire des bêtises qu'avec une amie pleine d'entrain.

La pluie s'intensifia, tandis que les gardes bataillaient toujours avec les lourdes toiles, et la cape d'équitation de Léonie la protégea de moins en moins. La pluie commençait à la traverser aux épaules. L'ourlet était trempé – et les reniflements de Melissa étaient non plus affectés mais authentiques. Un instant, elle regretta son entêtement – mais seulement un instant. C'était sa dernière nuit de liberté relative ; elle n'aurait plus jamais autant de liberté jusqu'à ce qu'elle revête les robes pourpres de la Gardienne. Elle était bien décidée à la savourer jusqu'au bout.

Dès que les tentes furent montées, le jeune Seigneur Hastur ordonna qu'on allume du feu et qu'on apporte des braseros dans les tentes. Dans le crépuscule finissant, il conduisit Léonie à la sienne, la tenant la main pour l'empêcher de trébucher dans l'ourlet trempé de sa cape.

— Nous y voilà. Je pense toujours que tu aurais été mieux à l'auberge, et je sais parfaitement que Melissa pense comme moi, soupira-t-il d'un air patient. Mais tu as ton lit sous les étoiles – même si tu ne vois ni étoiles ni lunes cette nuit. Je ne sais pas où tu vas chercher ces idées, Léonie. Naissent-elles de quelque logique que tu es la seule à comprendre, ou est-ce simplement le désir de nous voir plier devant ta volonté ?

Léonie se débarrassa de sa cape, se jeta sur une pile de coussins et regarda languissamment son frère. La lumière de la lanterne accrochée au piquet central de la tente éclairait son beau visage, et Léonie eut l'impression dérangeante de se voir elle-même en train de se regarder.

— Je pense souvent aux lunes, dit-elle sans préambule. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien être, à ton avis ?

Si ce brusque changement de sujet l'étonna, il n'en montra rien.

— Mes professeurs me disent que, malgré les vieilles légendes de *chieris* s'alliant à des filles de Domaines, les lunes ne sont que d'immenses blocs de roc tournant autour de notre monde, dit Lorill. Mortes, désertes, froides, sans air et sans vie.

Elle réfléchit quelques instants à cette réponse, qui ne concordait pas avec la vague appréhension qu'elle ressentait depuis quelque temps.

— Et tu crois cela, Lorill ?

— Je ne sais pas.

Lorill haussa les épaules, comme si la question était sans importance. Et peut-être n'en avait-elle pas pour lui.

— Je ne suis pas romanesque comme toi, *chiya*. Je ne vois aucune raison d'en douter ; et je ne m'inquiète pas vraiment de ce qu'elles sont. Après tout, elles ne peuvent pas plus nous influencer que nous ne pouvons les affecter.

— Moi, je m'y intéresse.

Léonie fronça brusquement les sourcils. C'était peut-être la seule fois où elle aurait l'occasion de parler de ses prémonitions avec son frère. Ce n'était peut-être pas le meilleur moment – mais il n'y s'en présenterait plus aucun autre, une fois qu'elle serait entrée à la Tour de Daleteuth.

— Je sens que quelque chose vient sur nous des lunes – et que notre vie ne sera plus jamais comme avant.

Elle se retourna sur le dos et fixa le plafond de la tente, comme si elle pouvait voir les lunes à travers la toile et les nuages.

— Franchement, Lorill, tu ne sens pas que quelque chose d'important est sur le point de passer ?

— Pas vraiment, dit-il en bâillant. Je ne ressens que le sommeil. Tu es femme, Léonie ; tu ressens plus fortement l'influence des lunes, c'est sans doute ça. Bien qu'il pleuve et que tu ne puisses pas voir, Liriel exerce son attraction sur toi – et tu sais que cela peut être spectaculaire.

Léonie reconnut la justesse de ces paroles.

— Et avec la conjonction actuelle, elles exercent toutes leur attraction sur moi. Je voudrais que le ciel soit dégagé ce soir. Mais à part ça, je sens...

— Allons, Léonie, pas de mysticisme avec moi, dit-il, l'air légèrement inquiet. Si tu continues, tu vas avoir l'impression de parler à Melissa, toute inepties et vapeurs, et tu me décriras tes visions d'Evanda et d'Avarra !

— Non, dit-elle. Tu peux me taquiner tant que tu voudras, Lorill. Mais je te dis que quelque chose vient sur nous – un grand changement dans nos vies – et que rien ne sera plus jamais comme avant. Je parle pour tout notre monde, pas seulement pour toi et moi.

Elle parlait avec tant de conviction que Lorill cessa de plaisanter, et hocha gravement la tête.

— Tu es une *leronis*, sœurlette, avec ou sans entraînement dans une Tour. Si tu dis que quelque chose va se passer, c'est sans doute que tu as reçu le don de prémonition. Tu as idée de ce que sera ce grand événement ?

L'imprécision de son intuition la rendait malade.

— Je le voudrais bien, Lorill, répondit-elle, hésitante et malheureuse. Mais je sais seulement que cela a quelque chose à voir avec les lunes. Je le sens ; j'en jurerais. Parfois, je ne suis même plus sûre de vouloir aller à Dalereuth, avec ce qui va survenir.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, stupéfait.

Et sa stupéfaction était compréhensible. Léonie n'avait jamais laissé aucune considération s'interposer entre elle et son désir d'aller dans une Tour. Elle avait foulé aux pieds quiconque lui avait suggéré un autre avenir. Dans son désir de devenir une *leronis*, elle avait même refusé la main d'un roi.

— Je voudrais pouvoir te le dire, dit-elle, fronçant les sourcils pour se concentrer. Si j'étais une *leronis* parfaitement entraînée au lieu d'une simple novice...

Elle se tut, comme incapable de trouver les paroles pouvant exprimer ce qu'elle ressentait. Mais ce n'étaient pas seulement les mots qui lui manquaient, c'était la capacité de préciser ce qui n'était qu'une intuition, aussi évanescence que la brume du matin, et aussi difficile à saisir.

Lorill resta immobile un moment, pensif.

— Quoi que ce soit, je voudrais pouvoir partager ta prémonition. Mais tu sais ce qu'on m'a dit quand on m'a donné ma matrice, dit-il, portant machinalement la main au sac de cuir suspendu à son cou. Que chez les jumeaux, l'un a généralement plus, et l'autre moins, que sa part de *laran*. Intuitif

de te dire comment le partage s'est fait entre nous. Tu utiliseras le tien mieux que moi, sans aucun doute.

Léonie comprit ce qu'il voulait dire. C'était tout aussi bien que Lorill eût le *laran* le plus faible car à leur époque, et bien que la paix régnât dans les campagnes, une profession imposant un mode de vie si cloîtré n'aurait jamais été autorisée à un Hastur – à moins qu'il ne fût un septième fils. Il était inéluctable que Lorill prît sa place à la cour auprès de leur père, et que cela lui plût ou non importait peu. À sa façon, Léonie aurait beaucoup plus de liberté que lui, dès qu'elle serait entraînée. Elle pourrait choisir où elle irait, et seule la puissance de son *laran* la limiterait dans sa quête de l'ultime récompense – devenir Gardienne.

— Qu'est-ce que tu vois, sœur ? demanda-t-il d'une voix étranglée d'appréhension.

— Uniquement ce que je t'ai dit, soupira Léonie en se tournant vers lui. Danger, changement, occasions venant sur nous – des lunes. Ça ne suffit pas ?

— Pas pour notre père ou le Conseil, dit Lorill, branlant du chef. Si je n'ai rien de plus à leur communiquer que de vagues prémonitions sur les lunes, ils vont penser que j'ai bu – qu'est-ce que je disais de Derik, déjà ? – comme un moine au Solstice d'Hiver.

— C'est vrai, soupira-t-elle. Mais qu'est-ce que je peux faire ?

— Si tu avais plus d'informations pour moi... suggéra-t-il discrètement.

Il n'aurait pas dû encourager une jeune télépathe sans entraînement à rechercher des informations sans supervision. Et surtout pas une Hastur, le don des Hastur étant ce qu'il était – le pouvoir de la matrice vivante. Si Léonie le possédait dans toute sa force, elle n'aurait pas besoin d'une pierre-étoupe pour se mettre dans des situations dangereuses dont seule une Gardienne pourrait la tirer. Mais Léonie avait l'habitude d'en faire à sa tête – et Lorill était accoutumé à sa capacité de faire pratiquement tout ce qu'elle voulait.

Léonie fronça les sourcils, plus désespérée que réprobatrice.

— J'essaierai, dit-elle au bout d'un moment. Je ferai de mon mieux. Peut-être que j'arriverai à voir quelque chose de plus précis – quelque chose qui pourrait convaincre notre père.

Lorill la laissa à ses méditations solitaires. Léonie éteignit la lampe, mais ne se déshabilla pas, prêtant l'oreille aux bruits du campement, et attendant patiemment que le dernier garde s'enroule dans sa couverture.

Elle n'eut pas longtemps à attendre. Tous en avaient tellement assez du froid et de la pluie qu'ils recherchèrent bientôt la chaleur de leurs tentes. Dès qu'elle eut l'impression qu'ils étaient tous couchés, sauf une sentinelle arpentant le camp dans sa cape trempée, Léonie se leva et alla à l'entrée de sa tente.

Elle jeta prudemment un coup d'œil dehors, puis braqua son attention sur le ciel. Les nuages épais déversaient une pluie drue sur la terre, et ne semblaient pas disposés à se disperser avant de s'être vidés de toute leur eau. Mais Léonie savait par expérience que les nuages étaient toujours en mouvement ; simple question de direction et de vitesse pour s'en débarrasser. Il y avait un an environ que Léonie avait appris à mettre ses observations à profit.

Elle les observa attentivement, pour déterminer la direction du mouvement, la direction d'où soufflait le vent au sommet des nuages. Son expérience lui avait appris qu'il ne soufflait pas toujours dans la même direction qu'au sol. Une fois qu'elle l'eut déterminée, elle projeta son esprit et poussa doucement les nuages dans le même sens, comme un berger accélère l'allure de ses moutons trop placides, et bientôt, ils se dispersèrent et le ciel se dégagea. Les quatre lunes flottaient très haut au-dessus des tentes, chacune d'une couleur différente. Elles étaient magnifiques – mais aussi silencieuses et énigmatiques que jamais.

Léonie attacha la portière de la tente en position ouverte, et s'assit sur un coussin, s'efforçant de toucher en elle quelque chose qui donnerait forme et substance à ses vagues prémonitions.

Sans résultat, à part une insomnie persistante.

~~Assise à l'entrée de sa tente, elle fixa les lunes pendant des heures, s'efforçant de concentrer son esprit sur ce qu'elle voyait avec ses yeux de chair, les formes rondes des quatre lunes – s'efforçant de concentrer son esprit sur la certitude de ce qui les attendait, s'efforçant de se concentrer sur ses terribles appréhensions.~~

S'efforçant de trouver les réponses dont elle sentait qu'elles lui seraient nécessaires – bientôt.

CHAPITRE III

Des petits dômes avaient poussé comme des champignons à la surface de la plus grande des lunes. Tout autour, machines et hommes en combinaisons spatiales travaillaient à rendre les installations autosuffisantes.

Dans le plus grand dôme, Ysaye, assise devant son terminal, regardait le premier satellite mettre sa dernière rétrofusée à feu et se placer élégamment en orbite.

— Et d'un, dit joyeusement David, regardant par-dessus son épaule. C'est le premier satellite de cartographie et météo. Maintenant, on peut vraiment se mettre au travail, Elizabeth et moi. D'après elle, c'est une machine remarquablement sophistiquée.

— Sophistiquée, en quel sens ? demanda Ysaye. Les ordinateurs embarqués n'ont rien d'extraordinaire.

Elle voulait qu'il continue à parler ; elle entendait le sifflement de l'air dans le système de ventilation, comme elle ne l'avait jamais entendu sur le vaisseau. Elle n'était pas trop rassurée, avec une simple membrane flexible entre elle et le vide.

David semblait tout prêt à l'obliger.

— C'est l'équipement d'observation et l'optique qui sont extraordinaires. Il paraît que ce Ter Mark XXIV a une résolution suffisante pour voir une allumette allumée sur la face nuit. On m'a dit que ceux en orbite géosynchrone à cinquante mille mètres d'altitude pouvaient lire les plaques d'immatriculation d'une voiture parquée devant l'Ambassade du Nigeria. Je suppose que celui-là peut faire la même chose.

— Enfin, s'ils ont des voitures et des parkings, dit Elizabeth entrant derrière lui. Et des ambassades. Naturellement, s'ils n'en ont pas, on pourra les aider à en construire, je suppose.

Il se retourna en souriant et répondit :

— Et il paraît qu'il voit aussi les numéros des rues. Ou ce qui en tient lieu ici. Bienvenue, ma chérie ! Tu viens pour commencer les observations météo ?

— Tu as tout compris, dit-elle. Si tu es de premier quart pour la Cartographie et Exploration, nous pourrions travailler ensemble.

Elle regarda autour d'elle les rangées de moniteurs montrant les équipes travaillant au-dehors.

— Tu crois que ces gens ne sont jamais venus sur leurs lunes ?

— Dans ce cas, ils n'ont pas laissé un papier ou un tube de mayonnaise, dit-il, pour autant qu'on en puisse juger jusqu'à présent. Personnellement, j'en doute. Nous n'avons encore repéré aucun indice de technologie avancée – pas de grande aire éclairée la nuit et qui pourrait être une ville, et pas un seul signal radio.

Ysaye secoua la tête.

— Comme les techniciens n'arrêtent pas de me le rappeler, nous ne savons même pas encore s'il y a des formes de vie intelligente sur cette planète, et nous ne le saurons pas tant que les caméras du satellite ne commenceront pas à nous envoyer des images.

Elizabeth, fronça les sourcils en considérant les moniteurs où devaient s'inscrire ces images.

— ~~Et je ne suis pas sûre que nous le saurons alors, Ysaye. Les nuages sont épais, en bas. S'il y a des êtres intelligents mais pas très avancés technologiquement, nous pourrions facilement leur manquer.~~

— Je ne vois pas comment, dit David. Avec une résolution pareille, tout ce qu'il nous faut, c'est un trou dans les nuages et nous verrons le moindre singe – ou ce qui le remplace ici – sauter d'une branche en branche dans les arbres de ces forêts.

— Seulement s'il saute dans les branches supérieures, remarqua Elizabeth. Et seulement si les nuages se dissipent et si la caméra est pointée dans la bonne direction !

— Ça arrivera tôt ou tard, dit David, écartant l'argument d'un haussement d'épaules. Et tôt ou tard, les nuages se dissiperont. Mais même s'il y a des E.I. en bas, nous ne pourrions guère repérer quelque chose de plus petit qu'une ville éclairée tant que le réseau de satellites météo ne sera pas opérationnel. Combien de temps ça va prendre, Ysaye ?

— Des heures, dit Ysaye avec lassitude. Heureusement qu'il est presque entièrement automatisé. Je n'aurai qu'à le surveiller.

— Tu as l'air terriblement fatiguée, Ysaye, dit Elizabeth, ses yeux bleus pleins d'inquiétude. Depuis quand tu travailles ? Ou plutôt, depuis quand tu te surmènes ?

Ysaye haussa les épaules, évasive.

— Je ne sais pas. J'ai perdu la notion du temps.

— Faut-il traduire : « Je me suis branchée sur l'ordinateur il y a trois jours et je n'ai pas fait une pause depuis » ? la taquina David.

— Quelque chose comme ça, avoua Ysaye avec un rire las. Ça, et... vous savez tous les deux qu'il ne m'arrive pas de dormir quand je change de lit. Je ne parvenais pas à m'endormir, alors, j'ai continué à travailler.

— Tu devrais t'allonger ici et refaire une tentative, dit Elizabeth, lui montrant la pile de housses d'ordinateurs capitonnées entassées dans un coin. Tu reconnais toi-même que tout le processus est automatisé. Et nous sommes là, David et moi, pour te prévenir si quelque chose se détraque. Personne ne viendra ici pendant des heures ; tout le monde est encore sur le vaisseau, à part nous et l'équipe de construction. Tu ne devrais pas être dérangée.

— Ça ne durera pas longtemps, remarqua David. Ce sera la ruée vers la sortie dès que la sécurité donnera le feu vert. Et tout le monde débarquera ici dès que la sécurité sera satisfaite de l'étanchéité des dômes. Non qu'on respire de l'air pur sous les dômes, mais au moins, ça change un peu du vaisseau.

— Oui, murmura Ysaye. La gravité est plus basse.

Elle s'approcha de la pile de housses et s'y laissa tomber avec lassitude.

— Je vais suivre ton conseil, Elizabeth ; en ce moment, je crois que je pourrais dormir n'importe où – et pendant n'importe quelle catastrophe. Réveille-moi s'il se passe quelque chose d'intéressant.

— D'accord, dit joyeusement Elizabeth. Tu as vraiment besoin de te reposer avant qu'on te mette au travail sur la bibliothèque, pour rechercher d'obscurs articles sur la formation des lunes à l'intention du Capitaine. Un technicien m'a dit que ce système à quatre lunes le rendait dingue.

David, qui regardait les moniteurs affichant l'avancement des travaux dehors, dit soudain :

— Regardez ! On dirait qu'ils montent le Dôme des Loisirs – à moins que ce soit celui des Quartiers du Personnel. En tout cas, c'est un grand.

— Je suis sûre que ce n'est pas celui du Personnel, dit Elizabeth. Avant de le monter, le Secours veut attendre le retour de la première équipe de reconnaissance envoyée sur la planète. Nous pourrions peut-être nous y installer directement, surtout s'il n'y a pas d'E.I. Pourquoi monter un autre dôme et remplir d'air artificiel alors qu'il y a tout l'air naturel qu'on veut en bas ?

— Bonne idée – mais je ne parierai pas contre la présence d’E.I., argua-t-il.

~~Ysaye, les yeux clos sur son lit de housses, entendit une chaise racler le sol. Elle n’eut pas besoin de regarder pour savoir que David venait de s’approprier et son siège et son terminal. Son hypothèse fut confirmée quand David poursuivit, un peu sur sa droite :~~

— Une chose dont cette planète ne sera jamais à court, c’est d’air naturel – et même s’il y a d’E.I., aucun gouvernement n’a encore trouvé le moyen de vendre l’air. On le fait payer sur les colonies orbitales ou établies sur des mondes sans air, mais l’air naturel est encore une chose qui est gratuite partout.

— Attention que les autorités de t’entendent pas, le taquina Elizabeth. Ils trouveraient le moyen de le mesurer et de nous faire payer pour respirer.

— Qu’est-ce que c’est, d’après toi, qu’une taxe par tête ? demanda-t-il en riant.

Elle rit avec lui. Puis suivit un long silence, pendant lequel Ysaye somnola, puis Elizabeth remarquant un changement sur l’écran, demanda :

— Tiens, qu’est-ce qui se passe ?

— Le système active les appareils des satellites, répondit-il. Tout devrait être prêt sous peu, alors, nous commencerons à recevoir des données météo. Ysaye avait raison sur un point : qu’est-ce qu’il y a comme nuages, en bas ! Il va falloir travailler dur pour obtenir quelques cartes présentables.

— Au moins, j’aurai de quoi m’occuper un moment s’exclama-t-elle en riant. Je suis une dingue de météo, je l’avoue.

— C’est sans doute aussi bien, vu que c’est ton boulot, la taquina-t-il. Ça fait tellement longtemps qu’on est dans l’espace...

— Sans autre chose que des simulations pour m’empêcher de devenir folle, soupira-t-elle. J’en ai par-dessus la tête des modèles informatiques...

— Ils nous permettent de garder l’entraînement, mais ce n’est pas aussi bien que la réalité, acquiesça-t-il. Regarde, l’ordinateur a terminé les tests de distance. On dirait que tout est prêt pour commencer.

Il tapa « Entrée ». Des données se mirent à défiler sur l’écran, trop vite pour les lire, mais ils ne s’inquiétèrent pas car elles étaient toutes mises en mémoire. L’imprimante cracha une feuille représentant la première carte météo, tandis qu’un autre moniteur affichait une vue détaillée de la planète avec un radar à effet Doppler montrant les différents courants chauds et froids et la densité des nuages.

Il scruta la carte, qui montrait essentiellement les mêmes choses, traduites en chiffres.

— On dirait qu’une tempête se prépare dans les montagnes, dit-il. On pourra y assister ; elle devrait frapper un peu plus tard dans la soirée. Et elle s’annonce violente. Encore deux passages orbitaux et on pourra la voir.

— Fais voir, dit Elizabeth, lui prenant la feuille des mains. Ça alors, quelle complexité ! Ça en fait des tempêtes ! Je plains les indigènes ; ils n’en savent sans doute pas la moitié autant que nous sur leur climat, et ils doivent le regretter.

— Ce sera un cadeau tout trouvé à leur faire, dit David, se détournant de l’écran. Tu ne devais pas donner un concert pour fêter l’érection des dômes ou autre chose ?

— Avec le Capitaine Gibbons aux commandes ? C’est une certitude, dit-elle en riant. Il décrète une fête pour un oui ou pour un non. Cette fois, ce seront des chants folkloriques, je crois, ce qui veut dire que je serai la principale mise à contribution ; mais pas avant que j’aie établi les grandes tendances du climat. Maintenant que j’ai enfin un vrai travail à faire, les célébrations attendront. Pourtant, Ysaye m’a parlé de nouveaux sons qu’elle a tirés du synthétiseur et qu’elle voudrait faire entendre ; elle a branché dessus une flûte et a transposé les vibrations dans les basses. Peut-être qu’elle va donner son propre concert.

— Hum, fit-il, étudiant attentivement le moniteur. Il n’y a pas d’espoir. Il faudra attendre que tout le réseau soit installé pour avoir des détails. Il y a trop de nuages, et tellement de neige sur le sol que je ne suis même pas sûr que les relevés topographiques soient corrects.

— Je voudrais pouvoir t’aider, dit Elizabeth, lui tapotant l’épaule avec sympathie.

— Je ferais aussi bien d’aller au concert, dit-il en haussant les épaules. Je ne pourrai rien faire tant que tous les satellites ne seront pas en place. Au moins, ça m’occupera l’esprit, surtout si Ysaye a trouvé de nouveaux sons. Mais il y a des tas de gens qui font joujou avec le synthétiseur, et, pour mes oreilles, tout sonne exactement pareil.

— Pas tellement, protesta-t-elle distraitemment, son attention braquée sur la carte météo suivante.

Elle se mordilla un ongle, fronçant les sourcils à la vue de quelque chose qui ne lui plaisait pas car qu’elle ne comprenait pas.

Rendu temporairement inutile par ce même climat qui fascinait Elizabeth, David continua la discussion.

— Si tu vas au fond des choses, un son électronique, c’est un son électronique, et il n’y a pas tellement de différence entre eux. Ou dans ce qu’on peut faire avec eux.

— Je ne suis pas d’accord, répondit Elizabeth, sans lever les yeux.

Ils avaient l’habitude d’échanger des propos n’ayant rien à voir avec leur travail en cours.

— Avec les sons que nous avons programmés dans...

— Les sons, dit-il avec fermeté. Pas la musique.

— Tu penses en préhistorique, le taquina-t-elle, levant les yeux un instant et fronçant le nez. Je ne trouve pas qu’il y a tellement de différence. Toi, tu penses qu’il faut taper sur quelque chose, souffler dans quelque chose ou racler quelque chose pour faire de la musique. Qu’est-ce que ça a de sacré ?

— Ah vous, les musiciens modernes ! dit-il avec résignation. N’importe quel bruit, tintamarre ou dissonance... tu fais un bel exemple de musicienne folklorique ! Ça m’étonne qu’on ne te retire pas ta carte du Syndicat de l’Authenticité !

— Les musiciens folkloriques ne supporteraient pas un syndicat ! lui dit-elle. Et je crois que nous avons déjà eu cette discussion.

Elle rit et retourna à ses cartes, faisant des annotations et appelant des données sur son terminal à l’air plus heureux qu’elle ne l’était depuis des mois.

— Tu dois quand même reconnaître que l’aléatoire...

— Je n’ai rien à reconnaître du tout, dit-il en riant. J’ai parfaitement le droit, si je veux, de dire qu’on n’a pas écrit de musique digne de ce nom depuis Hardesty – et même depuis Haendel. Ce qui est venu après n’est pas, selon ma définition, de la musique. Simplement du bruit. Il paraît qu’on n’enseigne même plus la gamme !

— Tu n’as pas *quelque chose* à faire ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules en montrant sur son moniteur le globe enveloppé de nuages, et elle soupira.

— Moi, je l’ai apprise. D’accord, je fréquentais une petite université privée, mais tu seras heureuse de savoir que Julliard exige toujours la connaissance des gammes majeures et mineures pour l’admission.

— Hourrah ! Bientôt, on demandera même aux musiciens de gratter quelques accords de basse murmura David.

— Bientôt, on demandera même à un cartographe de travailler pour mériter son salaire !

— Je le ferais si je pouvais, remarqua-t-il. Mais je ne peux rien faire tant que l’ordinateur ne fonctionne pas mieux lui-même.

— Enfin, moi, j’ai du travail à revendre, et je n’ai plus le temps de discuter, dit-elle. Tu es juste comme ces conservateurs qui refusent d’accepter les compositions pour l’électronique.

Comme les écoles des beaux-arts qui exigent avant de délivrer leurs diplômes que les artistes

modernes sachent faire un nu, une nature morte et un paysage de facture classique.

— Il n’y a rien à redire à ça, dit David. Au moins, le peintre ne peut pas obtenir son diplôme sans savoir dessiner, ou cacher son manque de talent derrière des barbouillis.

— Le dessin n’est pas tout, même en art, dit-elle. Mais je laisse cette discussion à un autre. Je n’ai pas le temps de m’embarquer dans toute la théorie de l’art pour le moment.

Elle s’éclaircit ostensiblement la gorge, mais David ne saisit pas l’allusion.

— Eh bien, dit-il, avec un craquement qui apprit à Ysaye qu’il s’était renversé sur sa chaise, j’apprécierais bien plus la musique moderne si tous les compositeurs actuels étaient obligés de composer une mélodie dans le style de Schubert, un choral dans le style de Bach, et une symphonie classique, avant de se lancer dans le moderne, et je crois que la plupart des publics seraient d’accord avec moi. Tes symphonies modernes perdent leurs auditoires parce que les musiciens écrivent de la musique que personne n’a envie d’écouter ; ils sont en compétition avec le passé. Naturellement, dans la musique folklorique...

Ysaye s’endormit, bercée par leur amicale chamaillerie sur la musique. Ou plutôt, par le monologue de David ; Elizabeth, absorbée dans son travail, n’émettait plus que des monosyllabes distraits. Il lui sembla qu’en un certain sens, les récriminations de David sur la musique étaient symptomatiques de la douce folie qui affectait tout le monde. *Trop d’oisiveté ; pas assez de travail pour nous occuper l’esprit... les choses secondaires nous paraissent aussi importantes que la tâche à accomplir...*

Elle se réveilla au bruit de l’imprimante et à l’exclamation stupéfaite de David.

— Qu’est-ce qu’il y a, David ?

Ysaye s’assit en se frottant les yeux.

— Quelque chose ne fonctionne pas ?

— Il y a quelque chose de bizarre – et c’est peut-être un nouveau pépin de l’ordinateur. Tu te rappelles cette grosse tempête qui se formait au-dessus de la plaine ? dit-il, lui lançant la première carte.

Ysaye la regarda, fronçant les sourcils ; la tempête lui paraissait parfaitement normale ; du moins elle ressemblait tout à fait aux modèles de tempêtes vus dans les simulations. Les nuages formaient les tourbillons habituels d’une tempête en préparation sur les photos satellite ; elle avait vu les mêmes sur des douzaines de mondes et des milliers de simulations.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Rien, dit-il. Mais la tempête n’est plus là. Elle a disparu.

Ysaye secoua la tête.

— Les pépins d’ordinateur n’effacent pas les tempêtes. Tu as mal lu la carte, c’est tout. Tu as sans doute besoin de faire un petit somme, toi aussi.

— Regarde toi-même, dit-il, lui tendant la nouvelle carte.

Ysaye regarda d’abord l’heure marquée sur la feuille ; elle avait dormi un peu plus de deux heures. Elizabeth vint s’asseoir près d’elle pour regarder la carte.

— Il a raison. Tu vois cette zone de basse pression, ici ? dit Elizabeth, tapotant un point de la feuille. La basse pression est toujours là, mais les nuages ont disparu. Aucun signe de tempête ; pas de pluie, pas de neige – rien.

— Peut-être que sur ce monde une basse pression ne se traduit pas par une tempête, dit David d’un ton hésitant.

— C’est pourtant toujours le cas, dit Elizabeth, l’air perplexe, à moins que cette planète ne soit unique dans la galaxie. Peut-être que toutes ces montagnes modifient le climat – ou ce glacier monstre. Ou la neige.

Le ton était quand même dubitatif.

- [Whacked!: Skewed Views of Horror Movies That Simply Refuse To Die book](#)
- [Atlas of Human Pluripotent Stem Cells in Culture online](#)
- [read online Lost Girls and Love Hotels](#)
- [read online Subtly Worded and Other Stories \(Pushkin Collection\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [The Story of Earth: The First 4.5 Billion Years, from Stardust to Living Planet pdf, azw \(kindle\), epub](#)

- <http://www.netc-bd.com/ebooks/Super-Fresh--Super-Natural--Super-Vibrant-Vegan-Recipes.pdf>
- <http://thermco.pl/library/HTML5-Game-Development-with-GameMaker.pdf>
- <http://korplast.gr/lib/China-in-Oceania--Reshaping-the-Pacific---Foundations-in-Asia-Pacific-Studies-.pdf>
- <http://growingsomeroots.com/ebooks/Training-Kit--Exam-70-461---Querying-Microsoft-SQL-Server-2012.pdf>
- <http://pittiger.com/lib/Building-the-H-Bomb--A-Personal-History.pdf>